

# L'ILLUSTRATION.

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. 75.

N° 162. Vol. VII. — SAMEDI 4 AVRIL 1846.  
 Boreaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

### SOMMAIRE.

**Inauguration du chemin de fer de Paris à Tours.** *Bénédiction des machines.* — *Histoire de la sembler.* — *Académie française.* Réception de M. Vilet. *Portrait de M. Vilet.* — *Théâtres.* Théâtre-Français, *La Fille du Régent. Une Scène et sept Costumes.* — *L'athlète de Suze.* Commemoration de la Méditerranée et de la mer Rouge. *Carte.* — *Chronique musicale.* — *Courrier de Paris.* — *Braux-Arts.* Salon de 1846. 29 article. *Bataille d'Isly,* par M. Horace Vermet. — *Gilbert Gracay.* Souvenirs d'un gentleman, par Théodore Hook. (Suite.) — *A propos du mois d'avril.* Etudes de Canardologie comparée. *Vingt-trois Gravures,* par Bertall. — *Bulletin bibliographique.* — *Annales.* — *Inauguration d'un Cercle orléanais à Paris.* *Une Gravure.* — *Problème d'Échec.* — *Rébus.*

### Inauguration du chemin de fer de Paris à Bordeaux.

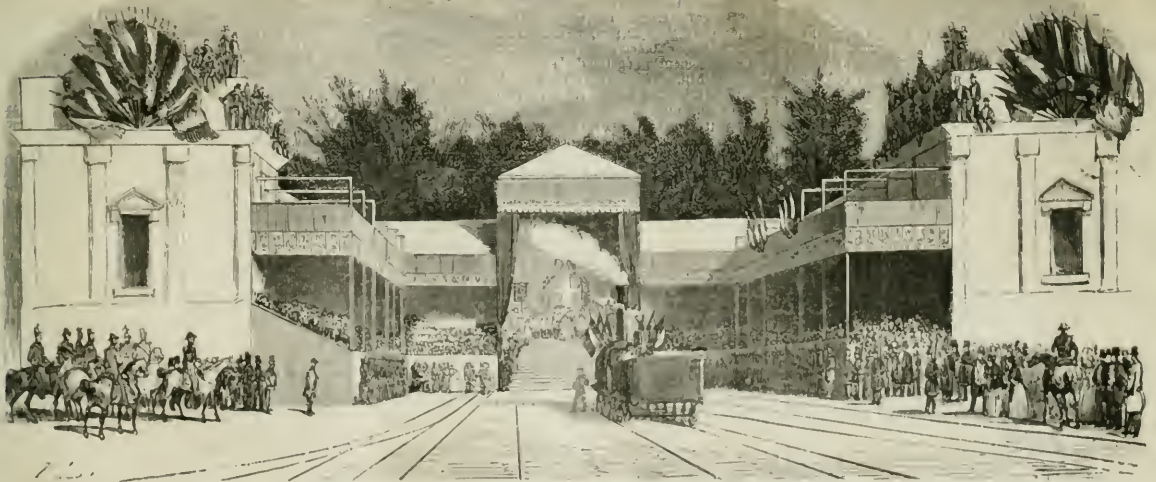
#### PREMIÈRE SECTION, DE PARIS À TOURS.

Nous tenons notre promesse; nous avons rapporté de Tours un souvenir illustré; le dessin qui accompagne cet article représente la scène principale de cette belle fête à laquelle nous avons eu le bonheur d'assister, et dont nous allons, à notre tour, faire un court récit. Du chemin et de ses merveilles, — châteaux, points de vue, travaux d'art, — il ne nous reste absolument rien à dire. Nous avons déjà tout décrit et tout montré d'avance dans notre précédent numéro. Jeudi dernier *L'Illustration* était, sinon dans toutes les mains, du moins dans tous les yeux. Elle inaugurerait dignement son numéro spécial destiné à servir, pendant de nombreuses années, de guide pittoresque à tous les voyageurs qui iront de Paris à Tours. Elle a été récompensée de ses efforts par un

succès complet; les éloges qu'elle a recueillis ne lui feront rien perdre de sa modeste passé, ils lui inspireront seulement le désir d'en mériter d'autres, et de se surpasser, si cela lui est possible.

Dès six heures du matin les abords de la gare du chemin de fer d'Orléans présentaient un aspect inaccoutumé. De tous les points de Paris accouraient des voitures, d'où descendaient avec empressement à l'entrée de l'embarcadere des invités, surpris de se voir à une pareille heure et craignant, non de s'être fait attendre, — les chemins de fer bouleversent tous les rapports et tous les usages sociaux, — mais de n'avoir pas été attendus. Plus de mille cartes avaient été distribuées, et un petit nombre des privilégiés avait résisté, par nécessité ou par indifférence, à la tentation de faire, ce que personne n'avait encore fait en France, un voyage de cent vingt lieues dans un seul jour, en moins de dix-huit heures.

À sept heures précises, un premier convoi est parti; il emportait plus de cinq cents voyageurs. Une demi-heure après,



Inauguration du chemin de fer de Paris à Tours. — 26 mars 1846. — Bénédiction des machines, par monseigneur l'archevêque de Tours.)

le second convoi se mettait en route; il était encore plus considérable.

Le trajet de Paris à Orléans s'est effectué en trois heures et demie. Il n'a offert qu'un incident digne d'une mention. Une halte d'un quart d'heure avait été accordée à Etampes. À cette nouvelle, quatre-vingt personnes environ se sont abattues comme un essaim bruyant de sauterelles allemandes dans la salle de restauration de la station. C'était un spectacle curieux. Tout ce qui paraissait, je ne dirai pas bon à boire et à manger, mais propre à servir de nourriture ou de boisson dans un cas pressant, a disparu en un clin d'œil. Nous devons relever un fait odieux, car nous espérons inspirer des remords salutaires à plus d'un honnête père de famille qui

s'est rendu involontairement coupable d'un délit prévu et puni par le code pénal. Quand la cloche a donné le signal du départ, chaque s'est précipité vers son wagon. Oserons-nous l'avouer? Les députés, des seigneurs de France se sauvaient sans même remercier de son hospitalité le restaurateur un peu trop cher dont ils voulaient de devorer le chorizat et le jambon ou d'évaluer le bordeaux. Ils s'enfuyaient, persuadés peut-être que ce déjeuner anticipé leur était offert par la compagnie... Des réparations sont dues. Nous ne doutons pas que les coupables n'échappent aux remords qu'ils éprouveront bientôt, et ne réduisent la justice au silence, en réglant promptement les comptes de leur estomac et de leur conscience.

Tandis que nous déplorions ces incroyables erreurs d'une

société choisie, trois excellentes machines nous emportaient au galop dans cette plaine si parfaitement unie de la Beauce où la nature est plus riche que belle; des nuages monnaient à l'horizon et commençaient à intercepter les rayons du soleil. Mais le ciel avait perdu sa monotonie avec sa pureté, et ses aspects variés contrastaient heureusement avec le spectacle uniforme que présentait la terre.

À onze heures nous entrions dans la gare d'Orléans, d'où nous reparions à onze heures et demie. Rien que nous eussions pris de nouveaux invités, une seule machine nous conduisait; elle était montée par M. Félix Tourmeur, aujourd'hui ingénieur en chef du chemin de fer de Tours à Nantes. M. Woodhouse, l'ingénieur en chef du chemin de fer d'Or-





landis que le poète, partagé entre la nature et l'art, ne savait que balancer entre les beautés rivales des bois et des bosquets, entre le parc et le jardin anglais,

tés de la forme, d'avoir cherché souvent l'harmonie du vers plutôt que celle de la pensée, la richesse de la phrase plutôt

lexandre Soumet; nous trouvons qu'il l'a souvent loué outre mesure, qu'il lui a attribué plus d'une qualité que nous serions portés au contraire à lui refuser; mais, du moins, nous associons-nous de tout notre cœur aux louanges si justes et si dignes qu'il a données à la vie, au caractère du poète, cet homme de bien parfait, ce véritable homme de lettres, animé de l'amour le plus profond de son art, élevé par la noblesse de son esprit et de son cœur au-dessus de toutes les petites passions, de toutes les mesquines servitudes de notre pauvre existence: « Il ne vivait plus, a dit éloquentement M. Vitet, que dans cette atmosphère des idées désintéressées où notre âme se dépouille de nos mauvais penchants, et n'est pas même accessible aux plus innocentes faiblesses... Heureuse exaltation, qui ne lui donnait pas seulement le premier des biens, l'indépendance, mais une vie sans orages, aussi haute que sur les banes des étoiles, aussi calme que dans le fond d'un cloître! »

...Chacun a ses droits, n'exchions l'un ni l'autre,  
Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre.  
L'un, content d'un verger, d'un bocage,  
d'un bois,  
Dessine pour le sage et l'autre pour les rois...

Mais, dis-je, tandis que le poète n'osait se prononcer, le critique, dans son culte de l'art, sacrifiait ouvertement la nature, préférait « le grandiose architectural à la grâce et à la variété du pittoresque »; — une autre fois, c'était une savante description d'une abbaye en ruine, une vive dissertation sur l'architecture au moyen âge en Angleterre, — enfin une notice critique sur la vie et les ouvrages d'Eustache Lesueur, morceau remarquable, — où le style pourtant offre bien quelques négligences. — tableau brillant et animé de la peinture française, auquel M. Molé a consacré la plus grande partie de sa réponse. Tous ces écrits se distinguent par les mêmes qualités de fond et de forme : on y sent à la fois l'artiste et l'écrivain, et, pour emprunter encore les paroles de M. Molé, « il règne dans les divers ouvrages de M. Vitet, qu'ils soient historiques, savants ou littéraires, une simplicité et un bon goût, un sentiment du vrai, sans lesquels on n'acquiert pas de gloire durable dans les lettres ou les arts. »

L'éloge d'Alexandre Soumet, prononcé par M. Vitet, ne doit pas assurément démentir la réputation que s'est faite, dans la critique, l'auteur des *Barricades*. J'ai dit déjà que ce discours avait été accueilli très-favorablement par l'auditoire, et cette faveur était on ne peut mieux méritée. M. Vitet a su apprécier avec justice le talent trop riche peut-être et trop luxuriant d'Alexandre Soumet, il a fait une large part à l'éloge en réservant quelque place néanmoins à la critique, et, après avoir célébré tous les mérites du poète, il lui a reproché avec raison d'avoir eu une prédilection trop marquée pour les beau-

que l'énergie du sentiment. — A dire vrai, nous ne sommes peut-être pas en tout de l'avis de M. Vitet sur le talent d'A-

n'oublions pas que, pour se rendre dignes d'agir sur les âmes, il faut d'abord élever la sienne et pouvoir se respecter... »



(M. Vitet, membre de l'Académie française.)

**Théâtres.**

*La Fille du Régent*, comédie en cinq actes et en prose, par M. ALEXANDRE DUMAS.

M. Alexandre Dumas a quitté la patrie de Corneille (1). Bien qu'il soit revenu dans celle de Molière, sa modestie ne lui

défend pas en ce moment de se dire *auteur dramatique*, car il veut de faire jouer, au Théâtre-Français, une comédie en

cinq actes et en prose, intitulée *la Fille du Régent*. — Malheureux théâtre ! malheureuse littérature dramatique ! Après



(Théâtre-Français. — *La Fille du Régent*. Scène du 1<sup>er</sup> acte. — Décoration par M. Philiast.)

(1) Ce bon mot de M. Alexandre Dumas, qui a produit tant d'effet à Rouen, ne lui appartient pas. Nous devons le restituer

à qui de droit; il a été prononcé pour la première fois devant le tribunal de Caen, par un pauvre diable qui répondit au président :

« Je me dir, si c'esteur de bestiaux, si je n'étais dans la patrie de Corneil. »

une trop longue série de chutes trop méritées, le Théâtre-Français s'est vu contraint, par la plus impérieuse des nécessités, celle de sa conservation, d'implorer l'utile secours de M. A. Dumas, il l'a supplié de daigner lui faire une pièce quelconque, en cinq actes, avec un de ces interminables feuil-

letons qui assureraient à l'écrivain dont ils portent le nom la réputation d'un fécond romancier, même dans la patrie de Walter Scott. Cette négociation engendra un petit procès et une polémique peu charitable, qui se terminèrent par une transaction. M. Alexandre Dumas n'eut pas le courage de

résister aux sollicitations d'un théâtre assez pauvre pour s'estimer fort heureux de faire revêtir, par ses acteurs, sur la première scène du monde, des lambeaux de conversations, arrachés au feuilleton déjà ancien d'un journal quotidien, ou exhumés des catacombes des cabinets de lecture. Il céda donc :



La Fille du Régent. — Le Régent. M. Goffroy.



La Fille du Régent. — Héiène de Chaverny, madame Méhague.



La Fille du Régent. — Gaston de Chanlay, M. Brindeau.

toutefois, s'il fut charitable, il ne se montra pas généreux ; il garda pour lui, pour son théâtre futur, ceux de ses romans qui occupent en ce moment l'attention publique, et dont la représentation scénique durera, dit-on, plusieurs jours ; il

fit seulement au Théâtre-Français l'aumône de quatre ou six volumes depuis longtemps oubliés... Espérons que le Théâtre-Français ne sera plus forcé désormais de recourir à des expédients aussi indignes de son glorieux passé, et qu'il s'occupera

enfin sérieusement des intérêts actuels et futurs de la littérature dramatique.

La Fille du Régent a été jouée mercredi soir, au moment où l'Illustration mettait sous presse ce numéro, devant le pu-



L'Inconnu.

(Théâtre-Français. — La Fille du Régent. — Costumes de M. Regnier. M. Michelet. Le capitaine La Jouquerie.

Le cardinal Dubois.

blic habituel des premières représentations. Elle n'a obtenu qu'un succès fort contesté. Un de nos collaborateurs appréciera la somme probable, à sa juste valeur, cette nouvelle comédie de l'auteur de Mademoiselle de Belleisle. Mais nous publions, dès aujourd'hui, avec une scène et la belle d'ac-

tion du premier acte, les costumes des principaux personnages. M. Goffroy le régent n'a pas un rôle qui convienne à son talent ; M. Brindeau (Gaston de Chanlay) a fort mal représenté un gentilhomme... du temps de la régence. M. d'An-Mélingue (la fille du régent) s'est fait applaudir dans

quelques scènes dramatiques ; mais les honneurs de la soirée ont été pour M. Régnier, qui a rempli, avec sa verve habituelle, les quatre rôles du cardinal Dubois. — La scène qui a valu à l'auteur les plus vifs applaudissements, a été un charmant effet de lune au premier acte.

## L'isthme de Suez.

COMMUNICATION DE LA MÉDITERRANÉE ET DE LA MER ROUGE.

Quand on jette les yeux sur l'isthme de Suez, on est presque tenté d'arcsner la nature qui a prolongé la mer Rouge entre l'Asie et l'Afrique, pendant l'espace de cinq cents lieues, et qui semble n'avoir pas eu la force de la conduire trente lieues plus loin, jusqu'à la Méditerranée. Pourquoi, se demande-t-on, un isthme de sables arides, que traverse péniblement le chameau, ce monopote navire du désert, au lieu d'un détroit maritime sillonné, comme les Dardanelles ou le Bosphore, par d'innombrables vaisseaux aux banderoles de mille couleurs ?

Mais, en plaçant l'isthme de Suez au centre même des trois parties de l'ancien monde, la nature n'a-t-elle pas dit aux peuples qui les habitent : « Unissez-vous pour triompher de cet obstacle ; vous le pouvez aisément ; car j'ai élevé la mer Rouge au-dessus de la Méditerranée, comme la mer Noire elle-même ; et je vous ai ainsi ménagé les moyens de creuser, de vos mains, un Bosphore à travers l'isthme de Suez ! »

Comprenons ce langage, et serons de notre temps. Laissons à la vieille poésie les frissons de l'Eden, qui supposant la perfection de toutes choses sans le concours de l'homme. Non, la nature n'a pas dit, dès l'origine, créer toutes choses parfaites, couvrir la terre d'un réseau de chemins de fer, couper les isthmes, fonder les déserts, les landes et les savanes, aler la vapeur aux navires ; l'homme n'eût pas été acté et libre. Il faut que l'homme désire, rebellesse, entreprenne ; il faut qu'il se crée lui-même un paradis toujours plus beau ; il faut qu'il s'associe à son semblable par le travail, et pour le travail.

L'œuvre de Suez est une de celles dans lesquelles le principe d'association doit jouer le plus grand rôle ; c'est aussi une de celles qui promettent à l'humanité le plus de joie, qui réveillent dans son âme le plus d'espérances. La communication de la Méditerranée et de la mer Rouge est une œuvre d'harmonie et de paix ; car elle doit unir plus intimement les deux grandes civilisations de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire les deux moitiés de la vie humaine. Ce sentiment, d'ailleurs, n'est pas nouveau : depuis un temps immémorial, le désir et la pensée de la canalisation de l'isthme de Suez existent dans le monde. Le genre humain a toujours eu foi à cette œuvre pivotale ; il a toujours cru qu'il lui serait donné, un jour, de poser un trait d'union maritime entre la Méditerranée et la mer Rouge, et de réparer ainsi l'oubli prémédité de la Providence.

Les Pharaons, ces Titans qui élevaient des pyramides gigantesques, qui creusaient des lacs de douze lieues de tour, qui transformaient en temples des montagnes de granit, trouvaient probablement que la jonction de la Méditerranée et de la mer Rouge n'était qu'un jeu. Ils réalisèrent cette jonction par la branche du Nil la plus orientale, dite branche pélasgique, la vallée de Gessen, maintenant *Ouady-Toumlat*, et les lacs Amers, qui étaient alors contenus au golfe Arabique. Une ancienne tradition raconte que les vaisseaux de Ménélas, de retour du siège de Troie, traversèrent l'isthme de Suez, pour se rendre en Ethiopie. Hérodote nous apprend que Darius acheva le canal qui conduisait de la branche pélasgique dans les lacs Amers, canal commencé par les successeurs de Cambyse.

Plus tard, les sables ayant comblé ou considérablement amoindri la bouche pélasgique, ainsi qu'une portion des lacs Amers à l'extrémité du golfe Arabique, il fallut creuser le canal qui part de Suez et se dirige vers les lacs Amers, et prolonger le canal d'eau du Nil de l'Ouady-Toumlat, jusqu'à l'une des branches navigables du fleuve. C'est le système de communication qui existait du temps de Strabon et sous les Ptolémées.

Du temps des kalifes fatimites, la communication ne se faisait plus guère que par l'intérieur de l'Egypte, entre le Caire et Suez, au moyen de l'ancien canal Trajan établi le long de l'Ouady-Toumlat, et qui unissait ainsi le Caire avec les lacs Amers. Ce dernier système n'était réellement utile qu'au commerce égyptien. Un chemin de fer du Caire à Suez le remplacerait avec avantage.

On sait que Napoléon, lors de l'expédition d'Egypte, s'occupa du percement de l'isthme de Suez. D'après le système des ingénieurs français, les lacs Amers devaient être remplis avec l'eau du Nil, prise à la hauteur du Caire, et conduite le long de l'Ouady-Toumlat ; le canal de Suez aux lacs Amers, devait être creusé et alimenté avec l'eau de la mer Rouge. Ainsi la communication aurait eu lieu à travers l'Egypte et le Delta, comme au temps des Ptolémées. Mais l'ingénieur Lepère proposait d'ajouter à ce système un canal partant de l'extrémité septentrionale des lacs Amers, et débouchant dans la Méditerranée près de l'ancienne Peluse. Cet appendice essentiel eût établi l'union directe de la Méditerranée et de la mer Rouge.

Dans son séjour en Egypte, Napoléon ne fit que constater une pensée toujours persévérante dans l'humanité ; la destinée de ce passage était de combattre l'homme plutôt que la nature. Il ne fut pas donné au dernier conquérant d'ouvrir, à travers le désert de Suez, la Méditerranée où il naquit et l'Océan où il mourut.

Depuis trente ans, la paix générale n'a pas été troublée. La civilisation moderne, que quelques esprits chagrins accusent d'irréligion, accomplit ce moment une œuvre éminemment religieuse, c'est-à-dire qu'elle crée partout des voies de communication rapide, par les canaux et les chemins de fer. De nombreux voyageurs sillonnent toutes les mers du globe ; l'Inde et la Chine sont ouvertes aux Européens ; le Japon lui-même, à la première occasion, cédera. Déjà, l'ancienne route de l'Inde par la Méditerranée, l'Egypte et la mer Rouge, est reléguée pour les lettres, les passagers et les marchandises de

prix. Le trajet de Bombay à Londres, par cette route, s'effectuait en 50 jours. Dans le désert de Suez au Caire, à défaut de rail-way, on a une fort belle voie carrossable régulièrement parcourue par des diligences.

Tout semble donc préparé aujourd'hui pour résoudre un des problèmes pivotaux de la viabilité sur notre globe. L'ouverture de l'isthme de Suez augmenterait la valeur des grands rail-ways qui vont aboutir à la Méditerranée. Les banquiers et les capitalistes qui ont construit ces rail-ways, sont les premiers intéressés à la communication des deux mers. Cette communication est le complément indispensable du réseau de chemins de fer européens.

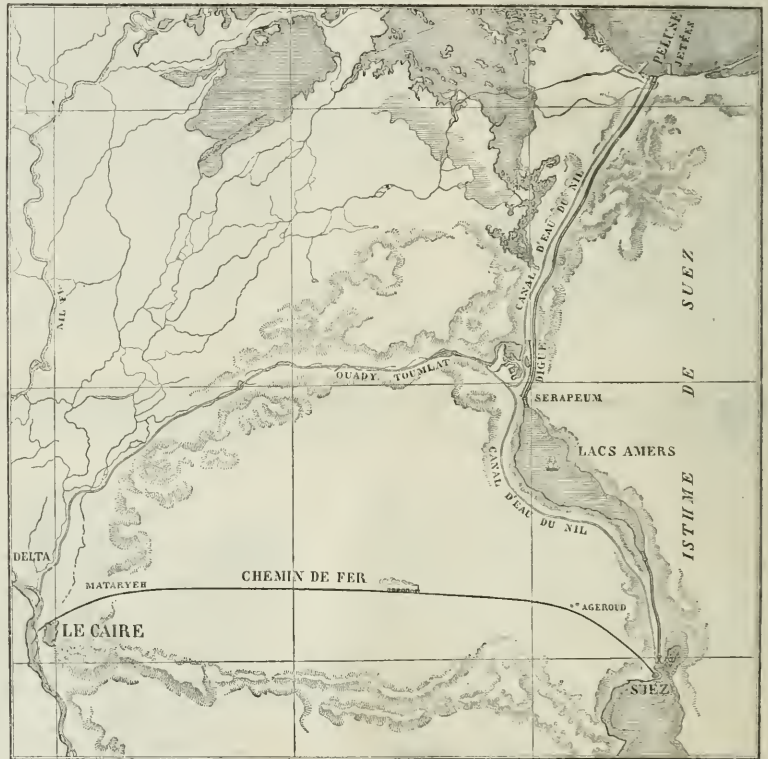
Quel système de communication faut-il adopter ? Quel est le meilleur mode d'exécution et d'administration ?

Nous avons étudié avec soin tous les modes de communication, et nous croyons qu'il faut s'arrêter à la communication directe et croisée. C'est un bosphore artificiel qui doit unir la mer Rouge à la Méditerranée ; c'est un bras de mer qu'il faut lancer à travers l'isthme. Créé par la main de l'homme, ce bosphore de Suez aura, sur celui de Constantinople, l'avantage d'être contenu et gouverné par des écluses. La mer Rouge est, comme on sait, supérieure à la Méditerranée ; mais quatre écluses suffiront pour cette différence de niveau. Aux deux extrémités de ce grand canal maritime, deux ports sont indispensables. Le port de Suez sera donc

approfondi, et la rade garantie par des brise-lames. A Peluse, sur la Méditerranée, on construira un port avec des jetées.

Tel est le principal ouvrage de communication. On peut s'en faire une idée en jetant les yeux sur la carte ci-dessous : A cet ouvrage principal deux ouvrages accessoires, mais également nécessaires, doivent être ajoutés. Nous les avons tracés sur notre carte. L'un est un canal de dérivation des eaux du Nil, l'autre est un chemin de fer du Caire à Suez.

Le canal de dérivation des eaux du Nil est un complément indispensable du canal maritime. Il permettra de planter les bords de ce bosphore artificiel, et de le rendre aussi beaux que ceux du Bosphore de Constantinople. La prise de ce canal d'eau douce étant située au-dessus du barrage que le pachà d'Egypte est en train de construire en ce moment, on aura un niveau d'eau constant et assez élevé pour prolonger deux rigoles, l'une au nord, jusqu'à Peluse, l'autre au midi, jusqu'à Suez. Sur les deux rives du grand canal maritime et des lacs Amers, on verra donc se dérouler un large ruban de cette végétation luxuriante des tropiques qui ne demande que de l'eau et du soleil ; le désert sera vaincu, les sables seront consolidés ; et les navires passeront à travers une campagne constamment verdoyante, à travers les forêts de palmiers, les champs de cotonniers et de cannes à sucre. Comme sur les bords du Nil, près de Bousette, le navigateur aspirera les suaves émanations des jasmins et des oranges en fleur.



ECHELLE (1/100000)  
MÈTRES

0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 55 60000 M

Le canal d'eau du Nil, ainsi qu'on peut le voir sur notre carte, suivait l'Ouady-Toumlat, où l'on trouve encore des traces des anciens canaux. Cette vallée de l'Ouady-Toumlat, pendant les fortes inondations du Nil, se trouve presque totalement convertie par les eaux. L'inondation arrive quelquefois jusqu'après du Serapeum, situé à l'extrémité septentrionale des lacs Amers. Ce Serapeum, maintenant en ruines, était autrefois un temple dédié à Sérapis, dont les prêtres étaient renommés dans l'art de la médecine. Les malades venaient y chercher la santé, en respirant l'air pur du désert. L'ouverture du canal maritime rendrait la vie à ce point important, qui se trouve précisément au milieu du trajet ; et il se formerait là une ville à la fois maritime et agricole. Peluse aussi renaitrait de ses ruines ; elle deviendrait une importante cité commerciale, et un séjour fort agréable.

Quant au chemin de fer du Caire à Suez, il n'aurait qu'une utilité transitoire. Le bosphore une fois terminé, le chemin de fer ne servirait plus qu'au mouvement commercial entre l'Egypte et la mer Rouge. Ce serait une voie plus rapide et plus commode pour les produits égyptiens ou pour les voyageurs qui, après avoir visité la vallée du Nil jusqu'aux catacactes, et admiré les ruines de Thèbes aux cent portes, voudraient se rendre dans l'Inde, dans l'Arabie, ou même regagner la Méditerranée. On pourrait donc sans danger alors

distraindre du grand système de communication ce rail-way, et le remettre entre les mains du pachà d'Egypte. Mais, avant l'ouverture du canal maritime, et pour faciliter les travaux de ce canal, on sait combien il est nécessaire d'avoir à sa disposition un rail-way qui place le Caire et le Nil à trois heures de Suez et de la mer Rouge. Suez, en effet, manque de tout ; il n'y a pas une feuille de végétation, pas une goutte d'eau potable ou non potable. Les habitants de Suez sont obligés d'aller chercher l'eau dont ils s'abreuvent aux sources de Moïse, distantes de la ville de trois lieues par mer, et de six lieues par terre, et l'eau pour les autres usages au puits d'Azeroud, situé dans le désert, du côté du Caire. A l'aide du chemin de fer, on tirerait du Caire de l'eau, des vivres frais, les instruments et les matériaux, on transporterait rapidement les travailleurs, qu'on serait obligé de loger à Suez, ou sous des tentes, le long des chantiers de travail. On commencerait ainsi les travaux en partant de Suez, dont on ferait le magasin général, sans, plus tard, à établir un autre centre d'opération au Serapeum, surtout quand le canal de l'Ouady-Toumlat y conduirait l'eau du Nil. D'ailleurs, le chemin de fer pourrait être achevé en six mois ; il n'y aurait qu'à poser les rails sur la route suivie par les diligences. C'est donc le premier indispensable qu'il faut se donner, et qui est d'une utilité indispensable pour commencer et mener à bien l'opération.



partie fine travestie qui se jouera à la Maison d'or; nous y verrons la brette en compagnie de plusieurs autres. Il est difficile d'échapper à l'œil vigilant d'une épouse vertueuse et jalouse; l'indignation de madame Maurice prend un domino, mais il lui faut un introducteur et un chaperon dans le bal; quel heureux mortel choisir? le soupireux Sosthène ou le voisin Bertholin? L'histoire du ménage Maurice se reproduit exactement dans le ménage Bertholin, avec une légère variante et transposition de rôles. C'est madame qui a son affaire *Greuchon*, l'époux débonnaire, mé-

decin de profession, ne se dérange jamais que pour ses malades. Cependant il se laisse entraîner à la *Maison d'or*, par deux dominos, l'un noir, moitié *Maurice*, l'autre bleu, moitié *Bertholin*. Entre ces deux lutins qui le tiraillent, qui le quittent et le reprennent selon la nécessité des circonstances, le pauvre homme passe une nuit fort agitée. Que d'angoisses et de tribulations! ou se le dispute, on se l'arrache, il reçoit des pichenettes, il acquiert un duel, il attrape une névralgie. Mais Maurice... qu'est-il devenu? Pour peu que vous ayez l'habitude de ces sortes de démentis dramatiques,

vous devez soupçonner que Maurice, trompé par l'incognito du masque est en bonne fortune avec sa femme, qui le ramène en triomphe au domicile conjugal, repentant et corrigé. Ajoutez à ce péle-mêle d'imbroglios les personnages réjouissants d'un dandy naïf et d'un spadassin féroce, et veuillez me dispenser d'une plus longue analyse. Ce petit tableau de genre est joliment touché; *ex ungue leonem*. On y a reconnu la plume de l'aigle... du vaudeville! et lorsque Feruille est venu nommer comme seuls auteurs MM. Cormon et Grainger, tout le monde avait sur les lèvres le nom de M. Scribe. Le

## Beaux-Arts. —

(Deuxième article. —

LA BATAILLE D'ISLY,



(M. le colonel Tartas.

M. Rivet.

M. Roche, interprète.

Kaid Mohammed.

Le colonel Jusuf.

Le colonel Cavaignac.

M. Fleury. M. d'Alloville.

Le maréchal Bugeaud.

M. Logrand.

Il semble de prime abord que les peintures de bataille devaient être, dans toutes les écoles, les chefs-d'œuvre de l'art. Le vaste ensemble des compositions, la multiplicité des détails qu'elles comportent, le mouvement des figures, la science de dessin nécessaire pour rendre la variété des attitudes, la force de combinaison qui doit présider à la répartition de l'intérêt sur les divers groupes de la scène, tout en les soumettant à la loi de l'unité, sans laquelle il n'y a pas d'œuvre puissante, en quelque genre que ce soit; toutes ces conditions imposées, toutes ces difficultés à vaincre, ne semblent-elles pas faire d'un tableau de bataille quelque chose de vraiment merveilleux. Et cependant, malgré l'immense talent qu'une pareille page réclame de l'artiste, elle n'intéresse en général que médiocrement. Pourquoi ne citer que les plus grands noms, le nom de Raphaël ne rappelle-t-il pas à tous l'adorable peintre de madones plutôt que celui du savant dessinateur de la bataille de Constantin? Une simple femme tenant un enfant sur ses genoux nous intéresse plus que ces grandes mêlées où s'agitent les destins du monde. Les batailles, qui nous causent peu d'émotions en peinture, nous intéressent pourtant d'une manière assez vive en récits. Malgré l'inexactitude

avérée de ces récits, en quelque temps, en quelques lieux qu'ils aient été écrits, nous nous y arrêtons volontiers; nous cherchons à nous représenter la scène en imagination; c'est-à-dire, nous nous faisons un instant nous-mêmes peintres de bataille; et lorsque l'artiste qui a mission pour cela, lorsque le peintre nous traduit à sa manière l'historien, nous restons froids devant son œuvre, nous qui, tout à l'heure, poursuivions curieusement la nôtre. Cela ne tient-il pas à ce que la mobilité de la pensée peut embrasser l'étendue et la mobilité d'une scène de guerre, tandis que l'artiste n'a le choix que d'un instant donné; le moment qui précède l'action, celui où elle s'engage, celui où la victoire se décide ou celui qui la suit? Et encore dans ce fait si complexe d'une bataille, dont le général lui-même qui la commande ne sait pas le secret, il ne peut, pour un instant donné, représenter que quelques détails épisodiques. Bien plus, toute cette animation d'une scène de carnage, ce mouvement furieux des hommes et des chevaux qu'il a saisis par une intuition puissante, tout cela vient se figer sur sa toile. Ces cavaliers lancés à fond de train resteront éternellement immobiles, ces sabres levés menaceront éternellement le ciel. Peut-être faut-il reconnaître que

les actions tumultueuses, que l'agitation, les gestes précipités, ne conviennent pas aux arts du dessin, pas plus que les champs trop étendus, dans lesquels une foule de figures éparpillées ne peuvent se relier en un groupe harmonique que le regard embrasse facilement. — Il y a encore, à mon avis, une autre raison pour laquelle les peintures de bataille, si elles excitent la curiosité, ne parviennent pas à captiver longuement l'intérêt. Cette raison paraît peut-être un peu futile; je ne crois pas moins à sa réalité. C'est que la femme est absente de ces compositions, et avec elle tout ce qui peut charmer les yeux par la grâce ou la beauté, ou attendrir le cœur par des affections douces et tendres. Ce n'est pas à dire pour cela que sa présence soit une condition indispensable du beau. Il y a évidemment une foule de chefs-d'œuvre où elle n'existe pas. Mais que toute une série de compositions, qui n'en ont tout entier de peinture se fasse remarquer par l'exclusion continuelle de la femme, il y a là certainement une circonstance d'infériorité. Certains trouveront peut-être cette observation rigide; heureusement je puis invoquer à l'appui les maîtres éternels du génie. Les Grecs (il faut toujours en revenir à eux), qui avaient un sentiment si juste et si délicat des conditions



spirituel académicien a apporté en effet dans cet ouvrage une part de collaboration aussi honorable pour son talent que pour son caractère. M. Scribe n'a rien voulu, pas plus les honneurs que les profits du succès. Son désintéressement est complet, à ce point qu'il n'obtendra pas le seul prix qu'il avait mis à cet acte de complaisance : on ne lui garde pas le secret. Voilà des collaborateurs bien contrariants.

Jean-Baptiste, — c'est une autre histoire, — est un cœur d'or que chacun blesse, outrage et méconnaît, mais qui n'en reste pas moins inaltérable et pur au milieu de ses mécom-

tes. Un père lui refuse la main de sa fille ; un vicomte, son frère de lait, lui enlève sa fiancée ; il est chassé par sa famille, battu par des camarades ; le millionnaire beau s'acharne, Jean-Baptiste oppose à ses coups un front d'airain et son cœur d'or. Cependant, sans qu'il s'en doute, le pauvre martyr marche tout droit au bonheur et à la fortune par le rude chemin du dévouement et des sacrifices. Sa fiancée lui est rendue, le vicomte ravisseur se fait tuer pour lui laisser tous ses biens, et ses amis lui reviennent naturellement avec la fortune.

Dans un livre très-couté, M. Michel Masson avait su déjà

rendre cette histoire très-attachante. Le drame n'a pas été moins bien accueilli que le roman. Doux intérêt, douce gaieté, douces larmes. C'est un succès de bon aloi, très-grand et très-légitime, et que nous sommes heureux de constater. Avec ce *Cœur d'or*, le théâtre de la Gaîté pourrait bien avoir trouvé une mine.

Nous consignerons ici pour mémoire la représentation du *Nouveau Jufferran* au Palais-Royal. On peut se permettre d'aller voir ces sortes de pièces, mais heureusement on n'est point forcé d'en parler.

### Salon de 1846.

Voir t. VII, p. 35.)

PAR M. H. VERNET.



M. Roselli, général Bédouin, général de Lamoricière.

Stephanopoli

M. Damotte, lieutenant, M. Philippe, chirurgien.

M. Larraz, sous-lieutenant.

M. le commandant Frément-Coste.]

générales dans lesquelles se réalise le beau, malgré la part inlime faite à la femme par leur civilisation, appréciaient trop bien les ressources que l'art pouvait tirer de l'opposition de cette gracieuse image aux rudes figures des guerriers, pour ne lui avoir pas fait une large part dans leurs œuvres. Avec Homère ; outre Andromaque, dont il fait le type de l'épouse et de la mère, outre Hélele, dont il fait le type de la beauté, et Briséis, cette faible esclave, dont il fait le meurtre de son poème, il oppose encore, en nous peignant l'Olympe, les déesses au dieux ; Junon, Pallas, Diane, Thétis, se partagent entre les deux camps, et Vénus s'avance assez dans la mêlée pour y être blessée par Diomède. Faites disparaître tous ces noms de femmes de *l'Iliade*, et vous verrez quels vides ils y laisseront, et combien apparaîtra à nu la pesante monotonie de ces longs discours et de ces interminables escadades. N'est-ce pas aussi un sentiment pareil de convenance qui leur a fait si souvent reproduire, soit en peinture, soit en sculpture, le sujet de la guerre des Amazones, dont ils avaient décoré la frise du Parthénon ?

La représentation d'un combat prêtait bien plus chez les anciens que chez nous aux développements de belles arti-

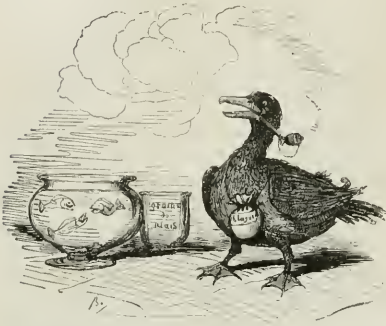
stiques. La stratégie moderne, qui ne met en mouvement que des masses, ne laisse pas de place à l'action dramatique, qui devait résulter de mille combats individuels, corps à corps. Aussi dans l'impossibilité de rendre, même partiellement, une action aussi compliquée, nos peintres de batailles, pour conserver de l'intérêt à leurs compositions, avaient pris le parti de ne pas la représenter du tout. Ils se contentaient d'arranger un groupe conventionnel, n'ayant rien de significatif que l'uniforme, et formant une sorte de symbole absolument intelligible en lui-même, mais dont le livret se chargeait de donner la clef. Il y avait une même recette pour faire toutes les batailles possibles. Vous prenez un mort ou un mourant, un affût de canon ou un caisson renversé, un cheval éventré, un autre bien portant lancé au galop, un général et un aide de camp, quelques casques ou bonnets à poil ; vous accommodez le tout avec beaucoup de fumée, et vous primegnez le plus chaud possible. Cela s'appelait, suivant le besoin, bataille de Norwilde, de Denan, de Fontenoy ou de Lawfeld. Cela était parfaitement ennuyeux, et cela n'en était pas plus instructif. Ce système faux a fait son temps, et nous en sommes, je l'espère, à tout jamais débarrassés. On s'est jeté dans un système

tout à fait opposé. On cherche aujourd'hui à donner un spectacle une idée du mouvement stratégique des corps d'armée et de la manière dont les troupes sont entrées en ligne. En un mot, on fait de la topographie militaire. Ce genre de travail appliqué aux combats qui se livrent de notre temps est digne certainement d'inspirer de l'intérêt, si l'artiste, ayant été à même de recueillir ses renseignements des acteurs eux-mêmes et d'étudier sur les lieux les dispositions stratégiques, nous transporte en réalité sur le théâtre de la guerre, et reproduit une action vraie dans ses parties essentielles, et que l'imagination n'a pas dénaturée en cherchant à l'embellir. Un tel tableau ne peut pas suppléer, pour l'intelligence d'une grande bataille, au récit appuyé d'une bonne carte, parce qu'il ne peut représenter qu'un instant donné des opérations militaires ; mais ajouté au récit et à la carte, il les complète, en y apportant, dans sa vérité, l'élément pittoresque, que chacun sans cela eût arrangé à sa guise. Pour obtenir cette vérité, il ne faut recueillir toutes les communications officielles, étudier, en historien militaire, les opérations sur les localités mêmes, bien posséder les manœuvres, connaître les divers uniformes

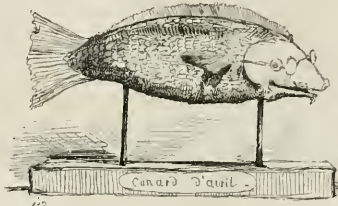




A propos du mois d'avril. — Études de canardologie comparée, par Bertall.



(Le canard est un palmipède qui barbote par colonnes dans les journaux grands et petits.)



(Tout canard avalé durant le mois d'avril est qualifié poisson, par respect sans doute pour les ordonnances du carême.)



(Du reste il s'avale avec facilité sous quelque forme qu'il se présente.)



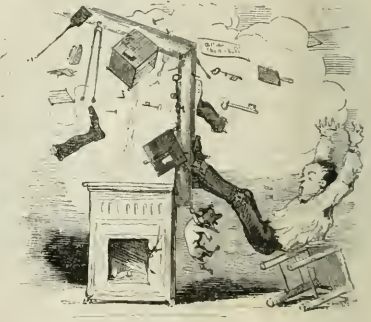
(Premier canard. — Le grand serpent de mer, dessin du capitaine Bagasse; vue prise au moment où l'animal digère au soleil l'île de Monte-Cristo qu'il vient d'avaler.)



(Le capitaine Bagasse miraculeusement sorti du serpent de mer qui l'avait englouti, de retour à Marseille, sa patrie, et correspondant de l'Académie.)



(Effet surprenant de la foudre. — Le tonnerre pénètre chez un restaurateur, rue Montorgueil, ferme plusieurs portes et ouvre deux douzaines d'huîtres.)



(Autre effet. — Le tonnerre tombé dans un tuyau de poêle l'a ramené à tel point, que tous les objets en fer, en acier, s'y trouvent violemment attirés.)



(Vieillard occupé à mourir de faim avec cent mille écus dans sa paillassade.)



(La demoiselle à la tête de mort, deux millions de dot. Ecrite trausô. (Prudence, discrétion, activité.)



(Pêché de crapaud.)

A propos du mois d'avril. — Études de canardologie comparée, par Bertall.



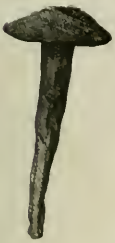
[La baleine informée que le flot présent sur la plage de Versailles, et qui fut accueillie dans les eaux de l'Illustration, avec tous les regards dus à ses malheurs.]



[Comment un mari éprouvé, sous prétexte de faire tuer sa femme, la faisait mourir de chagrin à force de lui chauffer la plante des pieds.]



[Centenaire ayant l'usage de toutes ses facultés. — Mort à l'âge de 70 ans dans la ville de Valenciennes.]



[Sac simile d'un clou provenant du célèbre cheval de Troie. Déposé à l'Académie de Cocagneau.]



[Aidée de ce clou, l'archaïsme opère la restauration du cheval dont elle nous offre le dessin. Le prudent Ulysse s'introduit dans l'intérieur de l'animal.]



[Soldat prisonnier, en Sibérie, revoyant ses foyers après 15 ans d'absence.]



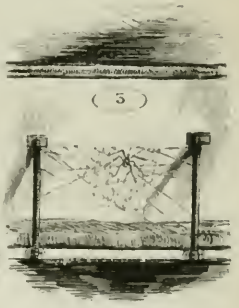
[Un garde national qui sollicite une garde hors de tour.]



[Un poisson s'étant invinciblement glissé dans l'estomac d'une jeune fille, on s'efforça de l'extraire. L'opération réussit, et l'animal, prodigieusement engraisé, est attaché de sa retraite. Reconnaissance, tableau.]



[Bulletin venant d'Afrique par le télégraphe.]



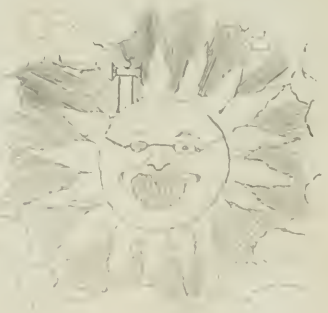
[Araignée mécomane observée par une neveuve dévouée à la science, dans une stalle d'orchestre à l'un de nos théâtres.]



[La fille électrique. — Les savants de l'Institut se sont violemment égarés par cette jouée particulière.]



[Ils sont tous d'accord que n'a rien de plus sage ne saurait procurer de paternels résultats.]



[Vaste foyer de chaleur observé dans le ciel afin d'appliquer l'adoucissement de la température.]



FURNE, rue Saint-André-des-Arts, 54. — PERROTIN, place du Doyenné, 3. — H. FOURNIER, rue Saint-Benoit, 7.

(25 CENT. LA LIV. — 15 FR. LE VOL.)

**HISTOIRE DES**

(PUBLICATION ILLUSTRÉE.)

**VILLES DE FRANCE**

PAR M. ARISTIDE GUILBERT et une société de membres de l'Institut, de savants, de magistrats, d'administrateurs et d'officiers généraux des armées de terre et de mer.

EN VENTE LE TOME III. — Champagne, — Flandre, — Artois, — Maine, — Perche, — Anjou, — Saintonge, — Anis, — Angoumois.)

**LE BATARD DE MAULÉON,**

PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

ROMAN EN 4 VOLUMES IN-OCTAVO, PUBLIÉ PAR LE JOURNAL LE COMMERCE.

Les abonnés nouveaux reçoivent, en s'abonnant au journal le Commerce, tout ce qui a paru du *Bâtard de Mauléon*. Les anciens abonnés, en renouvelant leur abonnement, et les abonnés nouveaux ont droit de choisir, dans la *Bibliothèque Cazin*, publiée par M. PAULIN, savoir : les abonnés de trois mois, deux volumes ; — de six mois, quatre volumes ; — d'un an, huit volumes. — BUREAUX, rue Saint-Joseph, 6.

Librairie PAULIN, 60, rue Richelieu.

FORMAT CAZIN A 1 FRANC LE VOLUME.

Nouvelle Bibliothèque des Romans anciens et modernes, à meilleur marché que les contrefaçons belges. — *Ouvrages publiés* : FRIÉNG SUR : les Mystères de Paris, 10 vol., 10 fr. — Mathilde, 6 vol., 6 fr. — Arthur, 4 vol., 4 fr. — La Salamandre, 2 vol., 2 fr. — Le Juif Errant, 10 vol., 10 fr. — ALPHONSE KARR : Geneviève, 2 vol., 2 fr. — *Sous presse* : Jérôme Paturot, 2 vol., 2 fr. — JULES SANDAUR : Mariana, 2 vol., 2 fr. — Le Docteur Berthelet, 2 vol., 2 fr. — Vaillante et Richard, 1 vol., 1 fr. — ALEXANDRE LAFRÈRE : La duchesse de Mazarin, 2 vol., 2 fr. — Le Bonhomme Jacob (Œuvres choisies) : Les Soirées de Walter Scott, 4 vol., 1 fr. — EGÈNE SUE : Atar-Gull, 1 seul vol. au lieu de 2 vol. in-8°, 1 fr. au lieu de 15 fr. — Paula Monti, 2 vol., 2 fr. — Deleyard, 1 vol., 1 fr. — Plick et Plock, 1 vol., 1 fr. — Le marquis de Letorieres, 1 vol., 1 fr. — *En préparation* : tous les romans de M. Eugène Sue, un choix des meilleurs romans modernes, les romans classiques de mesdames Cottin, de Gräffigny, de La Fayette, Riccoboni, de Staël, de Tencin, etc. — Cazotte, Hamilton, Le Sage, Marivaux, Marmontel, Montesquieu, l'abbé Prevost, Scarron, Tressan, etc., etc. — Environ 200 volumes à 1 fr. — Chaque volume se vend séparément.

En vente chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

**NOUVELLES RUSSES, PAR NICOLAS GOGOL**

Traduction française, publiée par M. LOUIS VIAUDOT. — 1 volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

CINQ NOUVELLES : TARAS BOULBA ; LES MÉMOIRES D'UN FOI ; LA CÉCÈCHE ; UN MENAGE D'AUTRIFOIS ; LE ROI DES GAMES.

**ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE**

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. PAGÈRE, RUE RICHELIEU, 95 ; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

**POMPES HYDRAULIQUES FRANÇAISES,**

Aspirantes et foulantes et à jet continu

DE MM. J. LECLERC ET C<sup>o</sup>.

FABRIQUE : quai Valmy, 59 ; rue Montmartre, 28.

Dépôt et exposition boulevard Montmartre, 10.



**POMPES ROTATIVES**, applicables aux usages domestiques, agricoles et manufacturiers, à la marine et contre les inondations. Pose extrêmement facile à toutes les profondeurs. Économie de 60 à 100 sur les pompes ordinaires. **CONFECTION** de Pompes à Pistons, à Balaniers ou à Mouvements rotatifs à doubles ou à simples effets ; Pompes-Bornes de toutes formes ; Machines à vapeur ; Générateurs ; Presses hydrauliques et autres objets mécaniques. **POMPES À PISTONS**, à 60 francs et au-dessus ; **POMPES ROTATIVES**, à 80 francs et au-dessus. **POMPES CONTRE L'INCENDIE**, à 500 francs et au-dessus. — Moyennant une faible retribution annuelle, toutes les pompes placées à Paris et dans la banlieue sont entretenues et garanties pendant 20 ANS. (Écrire franco.)

**AVIS. --- CHOCOLAT MÈNIER.**

Le CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs ; sa forme particulière, ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prévenir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes de CHOCOLAT MÈNIER, aussi bien que sur les étiquettes, et l'édifice des médailles qui y figurent est le fac-similé de celles qui m'ont été décernées, à trois reprises différentes, par le roi et la Société d'encouragement. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le CHOCOLAT MÈNIER de tous les autres. L'honnête combinaison des appareils que je possède dans mon usine de NOISIEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'ont mis à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Ce CHOCOLAT, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 500 milliers, et s'est acquis une réputation méritée. — Dépôt principal, PASSAGE CHOISEL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

LONGUEVILLE,  
10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français.  
**CHEMISES.**

**SAVON-VIERGE AU CAMPHRE,**

Production sanitaire d'après le système RASPAIL.

Par Ed. PINAUB, parfumeur, rue St-Martin, 230.

Aussi doux à la peau que les pâtes d'amandes les plus fines.

Prix : 1 fr. et 1 fr. 50 c.

15 Rue Saint-Martin.

EAU DE TOILETTE de la DUCHESSE.

DISTRIBUÉ PAR DEMARSON et CHARDIN Fournisseurs du Roi.

**CHAPEAUX DE GROS D'AFRIQUE, 12 FR.** De point de crêpe, 12 et 15 fr. ; bonnets, tulle, 5 fr., 10 fr. Maison AMAR-BENAY, 18, rue Bossu-du-Rempart, Chaussée-d'Antin. (On demande des apprentis.)

Rue Richelieu, 104, vis-à-vis l'Hôtel des Princes, près le boulevard.  
**BRITISH TAVERN, TAVERNE BRITANNIQUE,**  
Restaurant anglais à l'usage du beau monde.

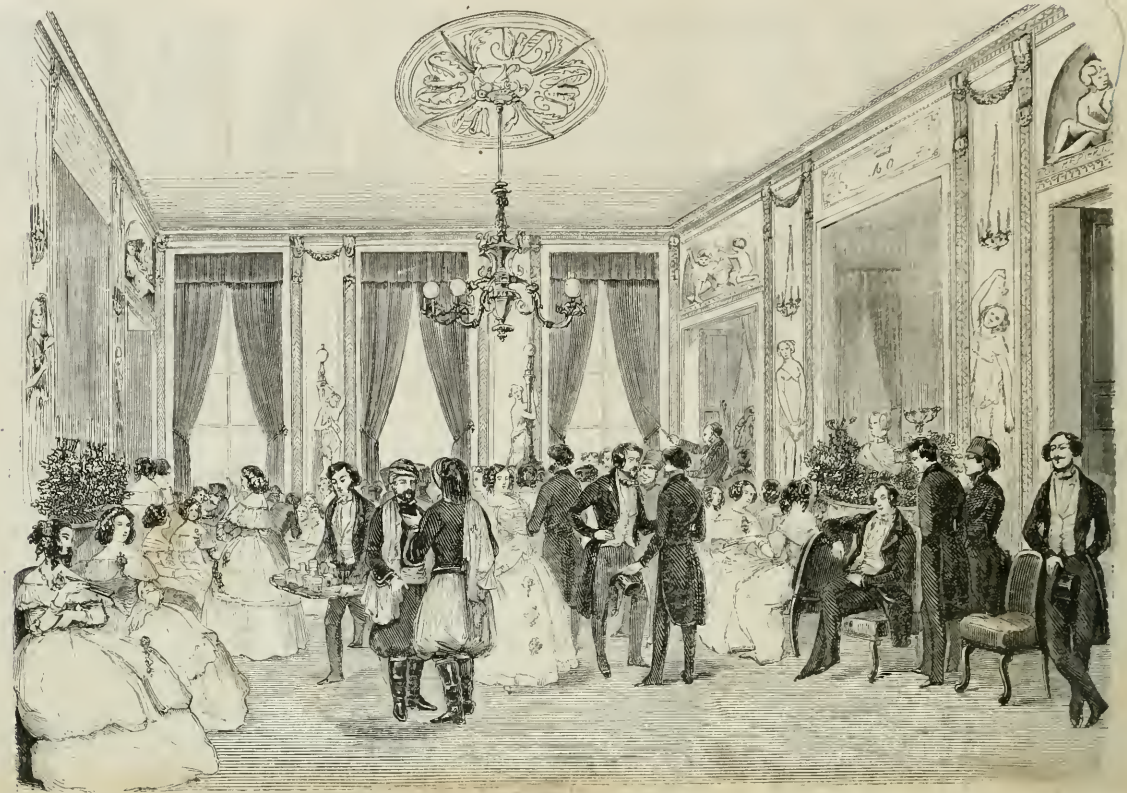
**COMPAGNIE DE PUBLICITÉ,**  
rue Vivienne, 4.

Les annonces dans les HUIT journaux suivants, formant plus de 40,000 abonnés de toutes les classes, de toutes les opinions, coûtent 1 fr. 80 c. la ligne, pour une fois, 1 fr. 70 c. pour trois fois et 1 fr. 60 c. pour cinq fois en un mois.

- PROT ;
- PATRIE ;
- FRANCE ;
- VILLES ET CAMPAGNES ;
- ESTAFETTE ;
- UNIVERS ;
- COMMERCE ;
- DEMOCRATIE.

M<sup>lle</sup> LACOMBE, à TOUTES LES DAMES.  
Boucheur, 1, au premier près le Pont-Neuf, donne tous les jours, chez elle, des consultations sur le passe, le présent et l'avenir.  
Madame THÉMAN vient d'inventer une agrafe qu'elle nomme Page, à l'aide de laquelle la robe est soutenue et garantie de la boue, sans le secours des mains. — Rue de Mézières, 2, au coin de la rue Richelieu au premier.

Inauguration à Paris d'un Cercle oriental.



Dans le moment où tous les regards sont tournés vers l'Orient, où de l'Afrique et de l'Asie affluent chaque jour en France tant d'étrangers avides de connaître notre langue, nos usages, notre industrie et nos institutions, nous devons savoir gré à un de nos orientalistes, longtemps agent consulaire en Orient, d'avoir eu la pensée de fonder à Paris un cercle oriental.

Aujourd'hui que la vapeur, cette conquête de notre siècle, en effaçant les distances, a rapproché des peuples naguère encore si éloignés, les voyages, et le touriste qui médite une excursion en Egypte, en Grèce ou à Constantinople, peut fixer le jour de son retour presque aussi facilement que celui de son départ.

Jusqu'ici pourtant, les rapports formés à l'étranger se discontinuaient au retour, et des liaisons presque intimes restaient abandonnées, même entre compatriotes, faute d'un lien spécial qui réunit les voyageurs éparés et rappelle à tous des pays et des relations dont le souvenir ne s'éteint jamais.

Tous ceux donc qui ont visité l'Orient, comme ceux qui projettent d'y voyager, ne peuvent manquer d'apprécier l'importance d'un établissement destiné à combler une lacune généralement sentie.

Un bal au profit des chrétiens d'Orient, était annoncé pour l'inauguration de cette institution; un des princes de la famille royale, protecteur du cercle, y devait paraître; une assemblée nombreuse et choisie s'y était donné rendez-vous; tout nous faisait donc un devoir d'assister à la fête à laquelle nous étions conviés.

Le choix du local nous a d'abord paru très-heureux; quel lieu en effet plus central que celui où la rue de Richelieu vient se confondre avec le boulevard!

Dès le vestibule, habilement décoré par M. Bassetti, dans le goût de l'Alhambra, nous respirions un parfum oriental; un escalier orné de tapis et de fleurs, éclairé par des lampes élégantes, nous a conduit à de vastes salons ayant chacun une destination spéciale, se recommandant aux goûts les plus divers; dans la salle de lecture, l'homme politique rencontrait, mêlés aux journaux français, toutes les feuilles périodiques étrangères; dans la bibliothèque, des ouvrages dans toutes les langues, et principalement dans les idiomes orientaux, pouvaient satisfaire un linguiste laborieux; ailleurs, un magnifique salon de conversation, une salle de billard et un salon de jeux de société, offraient tous les délassements indispensables; un divan, et dans la belle saison, un jardin, sont consacrés aux fumeurs; enfin, une salle à manger, où doit être chaque fois servi un dîner à la française, n'exclura cependant pas les mets de la cuisine orientale.

La salle de bal, désirée pendant la nuit même de cette fête, présentait, par le mélange des costumes français et orientaux des membres des ambassades ottomane et égyptienne, et de quelques officiers de nos armées d'Afrique, un contraste pittoresque qu'on chercherait vainement en tout autre lieu de réunion; nous avons vu avec éblouissement les diamants de la décoration du Nihan-Ithar qui portaient quelques Orientaux se livrant au plaisir de la valse ou de la polka, croiser leurs feux avec ceux qui brillaient sur les parures de leurs élégantes danseuses.

Dirigé avec soin, et protégé comme il l'est, le cercle oriental, fréquente par les hauts visiteurs de toutes nations, au nombre desquels figurera inévitablement Ibrahim-Pacha, auquel on prépare une brillante réception, dont nous entretenirons nos lecteurs, ne peut manquer de prospérer. Nous ne doutons pas que l'importance de cette utile fondation ne soit sous peu de temps comprise et appréciée à sa juste valeur.

Echecs.

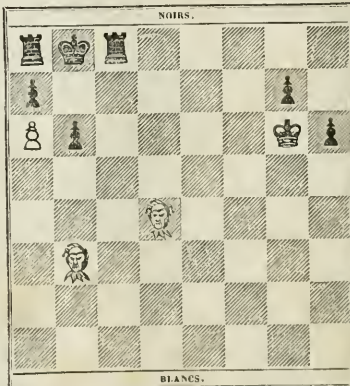
SOLUTION DU PROBLÈME N° 21 CONTENU DANS LA CENT-QUARANTE QUATRIÈME LIVRAISON.

- |                   |                 |
|-------------------|-----------------|
| BLANCS.           | NOIRS.          |
| 1. C F 5 - G 5. + | 4. T G 6 - G 5: |
| 2. T F 1 - F 6. + | 2. R E 6 - F 6: |
| 3. T D 1 - D G. + | Mat.            |

N° 22.

LES BLANCS FONT MAT EN SEPT COUPS.

A R C D E F G H



La solution à une prochaine livraison.

Échecs.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. La Touraine est à présent dans la banlieue de Paris.

ON s'ABONNE chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch-Lane-Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSDOL-DYOR, 22. — F. BELLARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAFF et C<sup>e</sup>, rue Damiette, 2.